

ALBUM

MARIE-HÉLÈNE LAFON

—

ALBUM

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2012
ISBN : 978-2-283-03716-4

À Monsieur Léon Brunet

*Je suis comme une machine à
broyer. Je regarde tout, absorbe tout,
et tout ressort moulu fin.*

FRANCIS BACON

ARBRES

Les arbres sont. Dans le ciel et contre lui. Épanchus, écartelés en dentelles savantes. La terre les porte, ils dessinent sur elle, sur sa peau ancienne, des signes, des architectures ; la terre les nourrit, ils puisent et fouillent en elle, enfoncés ; ensuite ils sont dans le ciel et contre lui se tendent.

Ils s'affolent parfois, quand l'orage d'été les prend, quand les pluies froides de novembre hachent les dernières feuilles cuivrées. Éperdus ils ploient et voudraient s'arracher. Des voix sourdes montent d'eux. Rien ne sera possible. Les arbres demeurent, ils ne désertent pas, ils ne peuvent pas le faire. Ils habitent. Ils ont vocation de patience.

L'arbre dressé seul se laisse embrasser de loin, prendre par le regard, il est sur le bord

de la route, dans le troisième tournant après la sortie du bourg, ou dans le pré, derrière la grange, à droite. On le connaît par les yeux, de loin. On peut aussi aller jusqu'à lui, marcher, s'approcher, le toucher, s'accoter, et faire avec lui le tour muet de son horizon immobile. Plus qu'une visite, ce serait un rendez-vous, et un hommage rendu, hors les mots. La langue de l'arbre s'invente dans ses mille bouches feuillues. Les chants du monde commencent là.

Les écorces sont autant de peaux à parcourir. À voir, à toucher, à sentir. Veinées, diaprées, gaufrées, corsetées de plaques, d'écailles, creusées de sillons. Elles ont tous les visages. Elles cachent des bêtes plates et des continents engloutis. Elles ont un âge.

L'hiver serait la grande saison des arbres. Tout est à venir. Ils bruiront dans la lumière neuve de juin, caressés, traversés. Tout est à venir ; ils attendent, nous attendons, j'attends, au coin d'eux quand le feu craquetant est mis. L'arbre est encore là, en bûches fendues, il fleure doux, se dissipe et monte au ciel en volutes souples, c'est une vocation ultime.

AUTOMNE

Il est le flamboyant et insigne privilège de ceux qui restent.

Les autres le devinent, les autres ne l'ont pas vu, depuis trente ans ils ne le voient pas. On quitte les pays alors qu'il s'insinue à peine aux commissures dorées des soirs et ose trois colchiques sous les noisetiers chargés ; on viendra honorer ses morts et fermer les maisons après qu'il aura répandu ses oripeaux et sorti le grand jeu dans le silence inouï des jours. Il aura suffi de deux ou trois nuits de gel, au tournant d'octobre, et d'une forte goulée de vent fou, pour que s'ouvre un temps très nu qui, cependant, n'est pas encore tout à fait l'hiver.

Il serait comme une sorte de bête rousse, ancienne, pelue, douce et coriace, que l'on n'apprivoiserait pas, qui ne se laisserait pas

prendre ; on la humerait seulement aux détours des chemins pavoisés. Son fumet tenace, sucré et sauvage, monte dans le cliquètement des peupliers qui n'en finissent pas de flamber au long cours des après-midi et des soirs, au bord de la Santoire ou au bout du pré derrière la maison. Il sent aussi le feu de fanes, l'herbe froide, le bois mouillé, l'air cru, le cahier neuf et le plastique transparent qui sert à couvrir les livres. Il sent la nuit.

Comment dire les hêtres, la ronde jonchée de leurs dessous vineux, entre violine et cyclamen, mangés de gris, tavelés d'or, froissés, capiteux, et cet incendie sourd que l'hiver n'éteindra pas.

L'automne n'a pas peur. Son pas est lent. Il suit la couture du bois, il marche contre le ciel, il connaît les chemins, il les devine, il les invente. Il caresse et il fouaille, tour à tour. Il fait ce qu'il doit, il a son travail de saison et il s'y tient. Il a tout son temps.

BÊTES

Elles sont anciennes. Elles ne seront pas domestiques.

Elles apparaissent, disparaissent, proches, on les devine, elles sont signalées, supposées, repérées, guettées, épiées.

Elles sont rousses ou fauves, ou couleur de terre, de feuille, d'herbe morte, de crépuscule. Elles auraient le ventre blanc.

Elles égorgent, elles saignent, elles déchirent, elles déciment, elles s'emparent de, elles ont faim.

Elles enlèvent, elles fondent du ciel, tombées de lui comme une pierre. Elles tournoient longuement dans le silence de l'air et se juchent,

menues, immémoriales, aiguës, sur les piquets de clôture au bord de la route d'Allanche.

Elles bondissent, se faufilent, on les saisit, de l'œil, à peine, en mirages têtus, en images parfaites. Elles seraient stupides en trophées.

Elles mijotent en civets, elles rôissent en cuisseaux, on les convoite en pâtés, terrines, fricassées.

Elles brament, et sont en amours violentes, bois contre bois au rendez-vous des automnes.

Elles furent clouées crucifiées contre la porte des granges cathédrales.

Elles glapissent, hululent, grommellent, grognent, couinent, coassent, sifflent, elles appellent, elles crient leurs paroles obscures.

Elles laissent traces, ou lisibles déjections, au pied de l'arbre, au coude du sentier, dans la neige, dans la rosée.

Elles gîtent, cachées elles élisent domicile, elles se terrent, se juchent, elles hibernent seules

ou à plusieurs, la nuit elles s'affairent à l'envers
de notre sommeil, dans ses plis.

On les ignore, on ne les saura pas, elles se
rient se jouent, les pays leur appartiennent.

BOTTES

Les bottes jonchent. Le carrelage du couloir, le pavé de l'étable de part et d'autre de la porte qui donne sur la cuisine, le plancher de la grange, à gauche contre le mur avant l'armoire aux outils, ou, dans les cas d'urgence et par temps sec, le seuil cimenté de la maison ; et leurs semelles épaisses creusées de nervures géométriques plus ou moins garnies de matière s'offrent à tous les regards.

Elles sont volontiers vertes, d'un vert modeste et contrit, ou rousses, voire cuivrées, façon vache salers ; elles ne sont pas noires, ni bleues, on n'est pas au bord de la mer, on n'est pas au manège, on vient de l'étable, on y va, on y retourne ; les bottes agricoles sont d'abord faites pour ça, pour le fumier, le lisier, la merde dans tous ses états, solide, liquide, grasse, grumeleuse, compacte, en croûte, en ruisseaux, en flaques étales ; les

bottes sont faites pour la bouse dont elles se rient, retrouvant leur virginité au premier coup de brosse sous le jet d'eau ou en trois pas dans le mouillé de l'herbe.

Les bottes connaissent le terrain et toisent les chemins, on ne la leur fait pas. Elles garderont les pieds au propre, au sec, et au chaud si l'on a su se munir de ces chaussons pointus de laine chinée portés sur la chaussette et achetés en lots de trois paires au marché du mercredi depuis que plus personne n'est là pour les tricoter. On ne sait pas dans quelle partie du monde les chaussons du marché sont fabriqués, on les suppose chinois ou portugais mais ils sont solides aussi, même s'ils tiennent moins bien les reprises ; et pour la chaleur, franchement, si on n'avait pas su, on n'aurait pas vu la différence.

Les normes d'hygiène instaurées pour la fabrication du fromage fermier ont imposé l'usage de bottes blanches réservées à la laiterie et qui sont vendues à prix d'or à la Coopérative agricole ou chez Gamm Vert ; elles jonchent non moins le vestibule réglementaire, dûment carrelé, où l'on chausse, déchausse, rechausse, en grommelant